

Gaby Fournel

*Tout ce que j'aurais
aimé te dire*

Roman



Fournel Gaby

Tout ce que j'aurais aimé te dire

© Fournel Gaby, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5752-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la jeune femme de dix-huit ans que j'étais lorsque j'ai rédigé la première version de ce roman et à tout le courage qu'il m'a fallu pour en arriver là. Oser sortir mes écrits de l'ombre était alors quelque chose de tout à fait inimaginable. Douze ans et un nombre incalculable de versions plus tard, je me décide enfin à partager cette histoire avec vous.

*À Mila et Illan qui ont finalement grandi avec moi,
merci d'avoir continué à vous accrocher.*

« Je ne savais pas qu'on pouvait vivre, travailler et
être malade de douleur.(...)
J'ignorais qu'on pouvait à la fois être détruit et
concentré sur son travail,
effondré et souriant, triste et disponible,
nostalgique et amoureux. »

Brigitte Giraud

« Chaque blessure laisse une cicatrice et chaque cicatrice raconte une histoire.
Une histoire qui dit : j'ai survécu. »

Coluche

PROLOGUE

21 décembre 2004

Il retourna le petit écriteau qui annonçait que le magasin était fermé. La journée avait eu un caractère un peu particulier. Bon nombre d'habitues avaient franchi le seuil de la librairie une dernière fois, lui prodiguant leurs adieux, lui souhaitant bonne continuation pour la suite.

Bien plus que de simples clients, certains d'entre eux étaient devenus de véritables amis. Leur amour commun pour la littérature et le goût des mots avait parfois scellé une amitié vieille de vingt-cinq ans.

Il était né et avait grandi au cœur de cette librairie familiale, ouverte par sa grand-mère à la fin des années trente. Un pari audacieux compte tenu de l'époque et de l'endroit, mais elle s'était accrochée à ses rêves et avait réussi à faire prospérer l'entreprise. Plus d'un demi-siècle plus tard, la librairie était toujours là, elle s'appêtait seulement à changer de propriétaire.

Cette décision n'avait pas été facile à prendre, et lui avait causé bien du souci ces quelques derniers mois, mais il avait fini par se persuader d'avoir fait le bon choix. Sa fille lui manquait depuis qu'elle avait quitté la région et même si cela lui arrachait le cœur de vendre la petite boutique qu'avait façonnée son aïeule, il devait en être ainsi. Il ne pouvait vivre loin d'elle plus longtemps.

Contrairement à lui, et bien qu'elle adore ce lieu, elle n'avait pas souhaité reprendre les rênes de l'entreprise familiale. Elle était devenue sage-femme et exerçait en libéral du côté de Nantes, d'où était originaire son mari.

Malgré tout l'amour qu'il portait à son cher Pays basque, plus rien ne le retenait ici. Il était le dernier Gaztelu encore en vie et il avait décidé de prendre une retraite bien méritée auprès de sa fille et de son gendre.

Après un dernier regard jeté aux innombrables bibliothèques qui tapissaient les murs, il gravit l'escalier qui menait chez lui. Depuis qu'il était seul, il avait élu domicile au sein du petit appartement qui se trouvait à l'étage. Il avait commencé à rassembler ses affaires en vue de son déménagement prochain et une pile de cartons envahissait à présent une partie de l'espace.

L'estomac noué, il avala un restant de soupe, se dirigea vers le minuscule cabinet de toilette où il se brossa les dents et revêtit son pyjama. S'il avait réussi à donner le change tout au long de sa journée de travail, il ne put s'empêcher d'être nostalgique, ce soir. La librairie allait lui manquer. Ses murs renfermaient tellement d'histoire qu'il avait l'impression de quitter un être cher.

En près de soixante-sept ans d'existence, la petite boutique avait fait face à la grande dépression ; traversé héroïquement les six années de guerre en prenant part aux réseaux de résistance ; su profiter des trente glorieuses qui lui avaient octroyé un second souffle dès la fin des années cinquante et permis de se développer depuis le milieu des années soixante-dix, faisant d'elle une entreprise pérenne qui perdurait. Même si les comptes de résultat connaissaient une légère baisse depuis quelques années, il était persuadé que la librairie avait encore de beaux jours devant elle. Malheureusement, les offres de rachat n'avaient pas été nombreuses et il avait fini par céder ses droits à la municipalité. Il espérait qu'en devenant propriétaire des murs, la mairie trouverait plus facilement un repreneur en soumettant la librairie à la location. Surtout, il pensait que la petite boutique serait ainsi protégée en faisant désormais partie du patrimoine culturel de la ville.

La boîte en fer-blanc restée sur la table basse attira son attention. Il l'avait retrouvée au fond de son armoire lorsqu'il avait entrepris de la vider. À peine plus grande qu'un coffret à bijoux, elle contenait une pile de lettres conservées par son aïeule, ainsi que quelques carnets en cuir aux pages jaunies.

Elle lui avait été léguée à sa mort, il s'était jusqu'alors contenté d'en survoler les premières lignes mais, bercé par un flot mélancolique, il ressentait, ce soir, le besoin de s'immerger complètement dans la lecture.

Les premières lueurs du jour commençaient à se faufiler à travers l'interstice des volets lorsqu'il releva enfin la tête. Il avait lu une grande partie de la nuit, happé par l'écriture fluide et régulière de sa grand-mère.

Ce courage, cette force, cette abnégation dont elle avait su faire preuve tout au long de sa vie forçait l'admiration. Elle avait connu la guerre, tremblé pour son fils unique qui n'était jamais vraiment revenu indemne des tranchées, l'avait élevé, lui, après le décès de sa mère, tout en veillant à maintenir à flot la petite librairie.

Jamais il ne l'avait vue s'arrêter, avançant coûte que coûte. Pourtant, la vie ne l'avait pas épargnée, mais les anciens avaient cette capacité presque innée de résilience.

Lui avait eu plus de mal à rebondir après le départ de sa femme. Il n'avait jamais essayé de refaire sa vie, se consacrant pleinement à l'éducation de sa fille et à la gérance de la librairie lorsqu'il avait repris le flambeau, il y a de ça quelques années.

Penser à Gabrielle continuait à le faire souffrir, même après autant d'années. Il l'avait aimée dès le premier regard, subjugué par sa fougue, ses yeux pétillants et

sa ténacité mordante. Il aurait dû se douter, deviner qu'il n'aurait pu retenir sa belle, captive plus longtemps. Elle avait soif de liberté, d'indépendance. Elle rêvait d'un monde où la voix des femmes se ferait entendre. Un long chemin de croix qui, malgré les avancées, restait à parfaire.

Il jeta un œil à la pile de lettres qu'il avait volontairement mises de côté, celles rédigées par Gabrielle de son écriture ronde et enfantine. L'une d'entre elles lui était directement destinée, l'autre adressée à Alba, la dernière à sa grand-mère.

Il hésita de longues minutes avant d'oser les ouvrir. Il ne savait pas s'il était prêt à les relire, mais il était sensible au fait que sa grand-mère les ait conservées toutes ces années, se doutant qu'il serait un jour en mesure de tourner la page. C'était d'ailleurs ce qu'il s'appropriait à faire avec la mise en vente de la librairie, le moment était donc sans doute venu. Il prit une longue inspiration, s'empara de la première enveloppe d'une main tremblante, déplia le mince feuillet qui se trouvait à l'intérieur et lut les quelques lignes qui noircissaient le papier.

Trente ans après, les mots restaient toujours aussi douloureux. Il ne comprenait pas plus les raisons de son départ aujourd'hui qu'hier. Il lut et relut la lettre en quête d'une explication, d'un sens caché. En vain. Désabusé, il s'attaqua à la deuxième missive, mais n'obtint pas plus de résultats. Pire, il fut forcé de revivre les longues semaines de silence imposées par sa fille lorsqu'il avait refusé qu'elle aille habiter chez sa mère, à Paris. Le plus gros désaccord qu'ils avaient eu et qui avait insidieusement laissé des traces. Une espèce d'amertume qui était restée en suspens pendant plusieurs mois.

Il souffla. La réponse se trouvait certainement dans le dernier courrier. Sa grand-mère ne se serait pas donnée toute cette peine pour les conserver si aucune des lettres de Gabrielle ne justifiait son départ. Ses doigts, rendus malhabiles par l'impatience, s'échinaient à extirper les feuilles de papier de l'enveloppe, il dut se résoudre à reprendre son calme.

Sa première lecture ne lui permit pas de comprendre. Il lui en fallut une deuxième, puis une troisième avant d'entendre les raisons de son choix, mais là encore il n'était pas sûr de pouvoir accepter, de pardonner. Rien selon lui, même si la cause pour laquelle elle s'était battue en valait la peine, ne justifiait l'abandon de sa famille.

Et pourtant, au fond de lui, tout au fond, il continuait à l'admirer, car c'était de cette force de caractère dont il était tombé amoureux, de cette passion qui l'animait, de cet altruisme et, s'il acceptait de regarder cette histoire sous un angle différent, il devait bien reconnaître que Gabrielle n'aurait pas été Gabrielle si elle avait agi autrement. Sans doute avait-elle d'ailleurs souffert de ne pouvoir

concilier les deux aspects de sa vie.

Épuisé, il se glissa dans son lit et s'accorda quelques heures de sommeil qui, contre toute attente, lui permirent de relativiser. À son réveil, il sut ce qu'il lui restait à faire. Il retourna dans la pièce principale, rassembla les lettres et les carnets qu'il rangea dans la petite boîte en fer blanc et vint la déposer dans la mince alcôve qui se trouvait près de la fenêtre.

Désormais, seuls les murs de la librairie renfermeraient l'histoire de ces femmes audacieuses et avant-gardistes. Le secret serait ainsi préservé jusqu'à ce que d'autres le dépoussièrent et décident d'en écrire une nouvelle page.

MILA

1.

10 avril 2010

J'ouvris le dernier carton de livres et rangeai les ouvrages qu'il contenait dans la bibliothèque. Après plus de quatre mois de travaux, le café-librairie allait ouvrir. J'étais un peu nerveuse. La reprise était un véritable coup de bluff. Je n'avais aucune compétence dans le domaine. Seuls mon amour des bouquins et celui de la « bonne bouffe » m'avaient incitée à tenter l'expérience. Ça et la pression que mon entourage avait commencé à me mettre peu de temps après m'être séparée d'Adam.

Malgré les épreuves que j'avais traversées ces dernières années, ils étaient unanimes, je ne pouvais continuer à m'enfoncer plus et devais impérativement reprendre ma vie en main. Après tout, je n'avais que trente-deux ans et n'étais encore qu'à l'aube de ma vie – dixit Alice, l'une de mes plus proches amies. C'est d'ailleurs en partie grâce à elle que ce projet pouvait aujourd'hui voir le jour.

Elle aussi, à un tournant de sa vie, m'avait suivie dans cette folle aventure, avec un avantage en plus, celui d'être cuisinière. Elle m'enlevait donc une sacrée épine du pied.

— Je crois que nous sommes fin prêtes à ouvrir, me dit-elle.

Je me relevai, époussetai ma robe et jetai un dernier coup d'œil autour de moi. Le café-librairie s'étendait sur deux niveaux. Le coin restauration en bas et la librairie en haut.

Une ambiance feutrée se dégageait du premier étage. Nous avions aménagé l'espace de façon qu'il rappelle le cadre douillet et confortable d'un salon. D'immenses bibliothèques, dont les étagères regorgeaient de livres, étaient adossées aux murs et surplombaient la pièce. De tailles et de couleurs différentes, leur dos offrait un panel de teintes diverses et variées. Les polars et les thrillers présentaient des teintes sombres, allant du vert émeraude au noir charbon ; tandis que les romans contemporains et les *feel-good* proposaient des coloris pastel, mélange de bleu, de jaune et de rose.

Au centre, un grand canapé en velours et quelques fauteuils disposés en arc de cercle faisaient face à une vieille cheminée dont les moulures avaient été sculptées par un artisan local. Sur le sol, plusieurs tapis de style marocain complétaient le décor, accentué par la légère odeur d'encens qui flottait dans les